

LA RELACIÓN CIUDAD/CAMPO EN LAS DISTOPÍAS JUVENILES ESPAÑOLAS: ¿QUÉ ALTERNATIVAS PARA LA ESPAÑA DEL MAÑANA?

Patricia MAUCLAIR

Université de Tours

maclair.poncelin@univ-tours.fr

Resumen

Recurrir a la anticipación para reconsiderar los desafíos ecológicos no es nada sorprendente en una literatura destinada a unos jóvenes a quienes se pretende preparar para el futuro. Por ello sería lógico que las distopías escritas en el siglo XXI en una España preocupada por la expansión tentacular de la ciudad y la desertificación del campo invitasen a reinventar la relación ciudad/campo. Con este trabajo intentaremos ver si lo han conseguido.

Palabras clave: novela juvenil española, distopía, ecología, ciudad

LA RELATION VILLE/CAMPAGNE DANS LES DYSTOPIES ESPAGNOLES POUR LA JEUNESSE : QUELLES ALTERNATIVES POUR L'ESPAGNE DE DEMAIN?

Résumé

Le recours à l'anticipation pour repenser les défis écologiques n'a rien d'étonnant dans une littérature destinée à une jeunesse que l'on cherche à préparer pour l'avenir. Aussi serait-il logique que les dystopies écrites au XXI^e siècle dans une Espagne préoccupée par l'expansion tentaculaire de la ville et la désertification des campagnes invitent à réinventer la relation ville/campagne. Nous tenterons de voir ici si elles y sont parvenues.

Patricia Mauclair

Mots-clés : Roman jeunesse espagnol, dystopie, écologie, ville

THE CITY/COUNTRY RELATIONSHIP IN SPANISH CHILDREN’S LITERATURE DYSTOPIAS: WHAT ALTERNATIVES FOR THE FUTURE OF SPAIN?

Abstract

Using anticipation to redefine ecological challenges is not surprising in literature aimed at the young people we seek to prepare for the future. It would therefore be logical for the dystopias written in the twenty-first century in a Spain preoccupied with the sprawling expansion of the city and the desertification of the countryside to encourage a reinvention of the relationship between city and country. We will attempt to see here whether they have succeeded in doing so.

Key words: young adult novel, dystopia, ecology, city

Les ciudades habían crecido. Los pueblos se habían convertido en ciudades. [...] Las pocas gentes que quedaban en el campo habían emigrado. No había olivares. No había colmenas. No había cabras. No había algarrobos. No había higueras. No había sitio para las flores. No había pájaros. No se veía el sol entre los altos muros que encajonaban las calles hacinadas. Las ciudades se habían unido. Moles inmensas de hormigón, acero y vidrio avanzaron como glaciares áridos, como manadas de hoscos mamuts alineados, repetidos. Hasta que todas habían llegado a formar una, y el mundo entero aparecía cubierto por una infinita ciudad tentacular que lo abrazaba, como un pulpo petrificado gigantesco. [...] El mundo entero no era sino una sola e inmensa ciudad: la Megalópolis, la Ciudad Única (Del Cañizo, 1985, pp.98-99).

Voici le monde de l’an 2000 imaginé par José Antonio Del Cañizo dans *El maestro y el robot* en 1985. Dans le village andalou où cette prophétie est annoncée, le vieux maître d’école a été remplacé par un programme robotisé pour «éduquer» des enfants abandonnés de leurs parents partis travailler en ville. Le recours à l’anticipation pour repenser les défis écologiques n’a rien d’étonnant dans une littérature destinée à une jeunesse que l’on cherche à préparer pour l’avenir, d’autant que, comme l’affirme Damasio, « [...] le registre argumentatif, même s’il reste précieux, est moins efficace que le registre affectif et perceptif qu’active un récit. » (Kyrou, 2020, p.354). Voilà pourquoi depuis plus d’une trentaine d’années, l’Espagne a enrichi le marché du livre de la dystopie pour la jeunesse, encore largement dominé par des auteurs anglo-saxons. Il y a plus de trente-cinq ans, Del Cañizo envisageait la ville du futur comme source de danger pour l’humanité et cherchait désespérément à mettre en

La relation ville/campagne dans les dystopies espagnoles pour la jeunesse : quelles alternatives ...

garde contre son expansion tentaculaire et pourtant, celle-ci est devenue réalité. Comme l'expliquent Calderón et García Cuesta (2018), le XXI^e a complètement redéfini la ville espagnole dont la croissance s'est vertigineusement accélérée depuis 1996 et qui la fait ressembler désormais à un agglomérat de villes aux contours diffus, rempli de vides et dépourvu de centre, et privilégiant le compétitif sur le collaboratif. Le mal est fait. Il est donc d'autant plus urgent de repenser cette ville où vit désormais 80% de la population espagnole (Del Molino, 2016, p.28), de réfléchir à ses ressources agricoles (Fernández, Morán, 2019) et de repeupler l'Espagne rurale (Molinero, 2019). On peut donc supposer que cette nouvelle réalité implique que les dystopies écrites au XXI^e siècle en Espagne appréhendent différemment le rapport dialectique qui oppose ville et campagne. Le défi est moins de décrire des angoisses que de stimuler l'imagination, d'inciter à l'action, de mobiliser l'espoir¹ en proposant des pistes alternatives (Kyrou, 2020, p.18). Or on peut se demander si les dystopies espagnoles écrites pour la jeunesse depuis la fin du XX^e siècle ont véritablement cherché à relever ce défi. Nous verrons que la tradition urbaphobe y est encore vivace, que le non-urbain reste une notion abstraite et que l'alternative qui réconcilierait ville et campagne peine à se dessiner.

La ville comme châtiment

Sur les 27 récits retenus pour notre analyse, plus d'une vingtaine situent l'action principale dans une ville qui incarne à elle seule ce que désigne la dystopie : un lieu en mauvais état, un lieu qui dysfonctionne. Il ne fait bon vivre dans aucune des villes traversées ou habitées par les héros des récits étudiés. Sous la plume de Del Cañizo, la ville se présente comme un monstre qui engloutit les villages pour imposer un espace unique, gigantesque et impersonnel, «la Megalópolis», «la Ciudad Única», où le vivant cède la place au minéral froid et monochrome. Les toponymes choisis depuis les années quatre-vingt pour la désigner, «Gran Ciudad», «Ciudad», «Digicity», traduisent tous cette aversion pour un lieu de vie qui porte en lui les stigmates du capitalisme qui a généré tout ce que l'on ne veut plus pour demain. Dans *La llave del tiempo*, le toponyme «Iberia Centro» désigne un monstre de plus de 200 kms de rayon qui a englouti les villes de Madrid, Tolède et Alcalá de Henares. Dans la nouvelle de Sierra i Fabra, «La cabeza de J.K.» (*¡Soy una máquina!*, 2015), Mabazava Community, la plus

1 «El reto no es describir nuestras ansiedades, sino esbozar representaciones de sociedades alternativas al capitalismo, que estimulen la imaginación política, incentiven la acción y movilicen la esperanza», Fernández Casadevante et Morán Alonso, 2019, p.72.

Patricia Mauclair

grande ville d'Espagne et la septième plus grande d'Europe, comprend Madrid, Barcelone, Saragosse et Valence. Les villes prennent parfois une telle ampleur qu'elles finissent par se confondre avec des planètes, telles JM45 (*Por el camino de Ulectra*) ou encore la planète López (*Los diamantes de Oberón*). Par leur gigantisme tentaculaire, elles symbolisent une globalisation dont on veut dénoncer ici les conséquences. Elles se caractérisent par une urbanisation standardisée et sont dominées par de très hautes tours, sanctuaires des mégacorporations qui ont pris le pouvoir et enclenché une logique économique aussi absurde que délétère, tissant une toile d'araignée d'entreprises portées par la spirale de la consommation inutile : «empresas que se extendían como una tela de araña por todas partes y se beneficiaban de la espiral del consumo inútil que amenazaba con no tener fin» (*El centro del laberinto*, p.145).

La notion de centre ne survit que pour désigner le refuge des riches ou le centre commercial, temple de la consommation (*La deriva*, p.81), ce non-lieu qui induit un sentiment de globalisation communautaire et de fausse égalité sociale (Sánchez, Domínguez, pp.199-200). Les travailleurs, esclaves des temps modernes, sont exclus d'un système dont ils sont pourtant les acteurs essentiels, condamnés à vivre dans des quartiers périphériques, sales, laids et violents :

La mayoría de los habitantes – al menos de los que podían costearse un lugar en el que vivir – había construido sus casas con lo que iban adquiriendo a lo largo de los años. La decoración se basaba en imaginación y latas de cervezas vacías, ventanas compuestas por pedazos de vidrios que encajaban a duras penas y planchas de plástico duro. [...] Las calles apestaban, como de costumbre, a desidia. Los equipos de limpieza ni se molestaban en llegar allí a pesar de que la comunicación con el resto de la ciudad era decente y las carreteras no estaban tan mal como alegaban (*El imperio del sueño*, pp.13-14).

La ville se divise en quartiers, souvent appelés «zones», dont l'emplacement est un puissant révélateur d'inégalité sociale. Le centre de la mégalopole imaginée par Laura Gallego dans *Las hijas de Tara*, est investi par les riches et entouré de deux couronnes, le «Círculo exterior», où grouillent les marginaux, et le «Círculo medio», composé de blocs d'habitations familiales toutes identiques : «Allí vivían los empleados de las corporaciones que todos los días entraban en el Centro para trabajar. Eran gente normal, de clase media, que, sin embargo, compartían el lema de las empresas para las que trabajaban: llegar más alto, llegar más lejos, llegar antes» (p.31). Dans *El imperio del sueño*, les habitants de la Zona Baja sont invisibles aux yeux de ceux de la Zona Alta, les premiers souffrent d'une chaleur asphyxiante, les seconds disposent de ventilation d'air froid (p.15). Cette même inégalité face

La relation ville/campagne dans les dystopies espagnoles pour la jeunesse : quelles alternatives ...

aux effets du réchauffement est soulignée dans *El último día de la fiesta* où les riches bénéficient d'air conditionné tandis que les pauvres s'éventent avec des journaux. Si le héros de *BITerman* a la chance d'habiter une zone résidentielle, le quartier Solarium, dans une maison esthétique et confortable, conçue pour faciliter la vie de ses habitants, il en est tout autrement pour les habitants de «Barrio Basura» :

Ya has disfrutado de la opulencia, ahora te toca vivir en la periferia. [...] Sortearon grandes montones de desechos metálicos y llegaron a una zona poco iluminada donde las aguas residuales formaban riachuelos malolientes y las ratas corrían a sus anchas. [...] Unos pasos más adelante llegaron a una chabola construida con chatarra, cartón de plástico y otros materiales de desecho (p.192).

Dans un univers surpeuplé où règne en maître l'ultralibéralisme, chaque mètre carré coûte cher et la spéculation immobilière fait des ravages : «JM45 era un ejemplo de la fealdad que siempre provocan el caos urbanístico y la especulación inmobiliaria. Edificios baratos, colmenas, construcciones abandonadas o en ruinas...» (*Por el camino de Ulectra*, p.75). La société imaginée par Sierra i Fabra dans la nouvelle "3001 (aproximadamente), una odisea urbana" (*¡Soy una máquina!*, 2015), a bien tenté d'enrayer cette fièvre immobilière, mais en vain : «Cuando la Administración logró la igualdad de oportunidades hace cien años, pensaron que las posesiones privadas pasarían a la historia y... ya ven. Los viejos vicios acaban volviendo» (p.95). Dans *Tempus Fugit*, l'entreprise éponyme tire son immense richesse des téléphériques qui relient les gratte-ciels où s'entassent les habitants d'un monde réduit depuis la grande inondation causée par le réchauffement global.

Les inondations, la chaleur suffocante, les ordures composent un décor urbain non pas postapocalyptique mais plutôt postultracapitaliste dans lequel l'être humain, épris d'un matérialisme frénétique toxique, s'est coupé de la nature, de sa nature. Les dystopies des années 1980 mettaient déjà en garde contre le danger de se couper de la nature en imaginant une ville privée de toute flore et de toute faune comme la silencieuse Gran Ciudad du roman de Ramón García ou bien la ville imaginée par Del Cañizo qui, en effaçant les villages, a effacé oliviers, figuiers, chèvres et abeilles. Il ne reste d'espace végétal que le parc, résidu d'espace vert (Sánchez González, Domínguez Moreno, p.257), tel le parc bulle de *Corazón de metal*, protégé de la pollution, des humains bizarres et des animaux dangereux par une cloche de verre et qui héberge quelques arbres, espèce en voie d'extinction. Dans *El último día de la fiesta*, il est précisé que sa fonction est autant d'offrir un espace de convivialité aux adolescents que de faire barrage à la pollution : «El pinar se había convertido en el parque de

Patricia Mauclair

la ciudad, el pulmón verde que retenía parte de la polución [...]» (p.45). Cette artificialisation de l'environnement urbain justifie que les aliments n'aient aucune saveur : «Ahora todo sabe a plástico y a conservantes» (*BITerman*, p.260). Dans *Las hijas de Tara*, il est expliqué que les vitamines et les minéraux nécessaires au développement de l'être humain sont fabriqués dans des laboratoires. Dans *Un grillo del año 2000 y pico*, les enfants sont prévenus que lors de leur excursion à la campagne, ils ne devront en aucun cas ingurgiter d'aliments car ils ne pourraient en supporter le goût fort et primitif (p.31). Les plus riches ont accès à une nourriture plus naturelle, souvent végan, comme en témoignent le héros de 3333, choqué de voir qu'au XXI^e siècle on mangeait de la viande, ainsi que la famille d'accueil de Nora (*El último día de la fiesta*) qui consomme tofu, galettes de quinoa et d'avoine, miel, brocolis, tomates et épinards, nourriture inconnue d'Oscar, issu du milieu populaire et souffrant d'obésité. Dans des univers plus apocalyptiques, la seule nourriture restent l'oiseau, que l'on attire avec des cadavres (*El alimento de los dioses*) ou l'humain dont on vend la viande sur les marchés des villes appelés «humanisquerías» (*Antes del fin del mundo*, p.75).

Nous retrouvons finalement dans cet enfer tous les topoï de la représentation de la ville propres au cinéma de science-fiction (Olagnier, 2016, pp.45-61), l'urbaphobie ne s'exprime donc pas ici de façon très originale, peut-être le non-urbain montrera-t-il un visage plus surprenant...

La campagne, paradis perdu ou terre promise

L'immense majorité de ces récits dystopiques situent leur action dans de grandes cités futuristes nées d'une intervention massive de l'être humain sur un environnement naturel qui a fini par disparaître, destruction que l'on met en exergue pour susciter la nostalgie ou inviter au repentir. Les deux romans susmentionnés des années 1980 alertaient sur la disparition des villages de campagne dont on vante la richesse, la beauté, la diversité et l'humanité. Dans *Un grillo del año 2000 y pico*, la campagne est devenue une notion aussi abstraite que la justice, la sagesse ou l'infini, une chose mystérieuse : «El Campo era una cosa tan misteriosa, tan lejana, llena de animales, de ruidos, con gentes casi casi sin civilizar...» (p.30). Le narrateur y rencontrera tout ce qui a disparu de la ville : des petites maisons, une église, de l'herbe, des fleurs, des fruits, des animaux et des gens sans uniforme ni casque qui rient, parlent, jouent. Le petit village andalou de Peñas Bravas de *El maestro y el robot* contraste lui aussi avec la perspective menaçante d'un futur sombre par la couleur de ses oliviers et des grenadiers en

La relation ville/campagne dans les dystopies espagnoles pour la jeunesse : quelles alternatives ...

fleurs, par la gaieté de ses habitants, par la richesse de son patrimoine culturel. Le maître d'école a fui la ville où sévissent la rentabilité et la productivité et où l'on n'apprend plus les travaux manuels, pourtant essentiels à la survie. Depuis la fin des années 1990, la prophétie de Ramón García semble s'être réalisée, la campagne des dystopies est devenue une notion abstraite, un espace essentiellement symbolique.

Les références à des «pueblos» définis comme villages peuplés de villageois sont désormais minoritaires. Lorsque Mot, le petit héros de 3333 atterrit dans le village d'Alfambra, à 15 kms de Teruel, en plein XXI^e siècle, il trouve la campagne sale et sauvage mais découvrira grâce à ses habitants ce qui manquait à son monde ennuyeux : la sensibilité, la culture, le plaisir des sens et l'imperfection. C'est cette même imperfection que symbolise le village de Sisle, connu pour ses fromages dit-on, que longe le héros de *Bajo control* en se rendant à Natura Olimpia : «Un imperfecto lugar, como cualquier otro que formara parte del defectuoso mundo exterior. Lo habitan una caótica mezcla de vecinos con defectos y virtudes. Un pueblo de seres humanos que vivirían con limitaciones, pero en libertad» (p.140). Le charme de ces villages ne s'inscrit ici qu'en contrepoint de l'enfer de villes futuristes déhumanisées.

Peut-être la réalité rurale est-elle abordée avec plus de réalisme dans les deux romans *Peligro vegetal* et *El futuro robado* de Ramón Caride. Dans le premier, les héros Said et Sheila, petits-enfants de paysans galiciens, luttent pour protéger leur patrimoine en obtenant l'annulation d'un dangereux projet de monoculture. Dans le second, Caride évite à nouveau l'image d'Épinal du joli petit village riant pour s'intéresser au sort d'un village galicien que les jeunes ont quitté à cause du climat et d'un mauvais réseau de communications, village situé dans une région menacée par l'installation d'une base éolienne validée par un maire cacique corrompu. Les deux romans alertent le lecteur sur l'urgence de repenser une agriculture plus respectueuse de l'environnement, moins robotisée – en 2075, les éleveurs, les «electro-vaqueros», sont des robots (*Peligro vegetal*, p.25) – et de stopper l'exode rural : «Mi hijo Ernesto decía que debíamos hacer las gestiones para que toda la península de Trasmallo fuera declarada parque natural. Así mucha gente vendría por aquí y todos en Fermosende podríamos vivir un poco mejor, sin necesidad de emigrar a otros lugares» (p.78). Les romans *BITerman* et *La deriva* abordent eux aussi très brièvement la question de l'exode en amenant leurs personnages à traverser des villages vides, l'un abandonné à cause de l'installation d'une centrale nucléaire, l'autre à la suite d'une

Patricia Mauclair

attaque nucléaire. Même si les causes de l'exode diffèrent ici des facteurs de départ exposées par Del Molino dans *La España vacía*, le village de campagne est montré comme un espace vide.

Ces quelques évocations de villages ruraux à préserver sont toutefois minoritaires dans le corpus analysé. Même le «pueblo» post-apocalyptique dans lequel se réveille le héros d'*Electro* présente davantage les caractéristiques de la ville moyenne avec ses pavillons, son centre commercial et son parc que du petit village de campagne. Comme l'annonce son nom, Origen, ce «pueblo» renvoie à son enfance, à l'avant, un monde idyllique dévasté par une troisième guerre mondiale en 2020. Il est avant tout le lieu de départ du parcours initiatique du héros, à l'instar de la ferme dans laquelle la narratrice de *La sombra cazadora* a vécu son enfance, à l'écart d'une civilisation du tout écran dont son père a voulu la protéger : «A pesar de estas incomodidades, cuando veía nuestra casa en un día de sol desde la era o desde lejos era verdaderamente bonita. En verdad se parecía a las casitas dibujadas en los libros infantiles de mamá cuando era niña» (p.15).

Mais à ces paradis perdus, villages de carte postale du siècle dernier, villages des origines, villages en danger, tous quittés, abandonnés ou traversés, s'impose massivement une autre représentation de la ruralité qui efface les contours des petits villages traditionnels pour ouvrir la réflexion à une dimension plus universelle, presque sacrée. On parle alors moins de campagne que de terre, lieu d'espoir, d'abondance, de félicité, d'avenir, à laquelle les hommes pourront à nouveau accéder s'ils se comportent avec sagesse. Ce retour à une terre promise ne naîtra que d'une prise de conscience de l'importance vitale de la terre pour survivre, or la plupart des dystopies montrent une humanité coupée, par sa faute, de sa source de vie. Dans ces récits d'anticipation, la terre brûle ou disparaît. Dans *2083*, le dérèglement climatique accélère la désertification du sud de l'Espagne bientôt recouvert de sable. Les États-Unis de l'an 2500 imaginés par Zubieta dans *Infinitas* ne comptent plus aucune ferme et de nombreuses espèces animales ont disparu. Dans *El centro del laberinto*, les forêts d'Europe ont elles aussi disparu depuis les pluies acides et la déforestation massive. Lorsque le jeune David revient en Galice et découvre pour la première fois une forêt dont il ne connaissait qu'un aspect virtuel à travers les jeux vidéo, il est saisi par la force magnétique des arbres réels, par leur parfum, leur silence, leur lumière. Ses grands-parents étaient des paysans : «Habían sido campesinos, esclavos de la tierra; habían llevado una existencia miserable en aquel rincón del mundo, lejos de donde se toman todas las decisiones, ajenos a todo lo que no fuera la lucha por la supervivencia» (p.18). Les pêches qui

La relation ville/campagne dans les dystopies espagnoles pour la jeunesse : quelles alternatives ...

mûrissent, le lait qui sort du pis de la vache, les œufs, les pommes de terre, prennent à ses yeux une dimension symbolique : «Ahora sé con certeza que en la diversidad está la vida» (p.215).

Dans *El alimento de los dioses*, la campagne a été ravagée par les incendies, les épidémies et la barbarie et l'être humain mesure alors son inaptitude à travailler la terre : «Pero ¿qué iban a transportar acaso, si en el universo que se extendía ante nosotros no había ya quien fabricara, quien trabajara con sus manos, si la agricultura había perecido abajo una capa de fuego, y la ganadería era un recuerdo sin significado? [...]» (p.184). Il sait pourtant qu'elle seule pourra le nourrir : «La tierra: esa es la verdadera ambrosía, la fuente de la vida eterna» (p.198). Et tandis que l'homme mesure l'ampleur de ses méfaits, la nature reprend ses droits, comme pour lui rappeler que si l'homme a besoin d'elle pour survivre, l'inverse n'est pas vrai. Dans l'univers postapocalyptique de *La deriva*, en dépit des effets nocifs de l'humanité, perçue comme un cancer pour la planète (p.40), la nature reprend ses droits : «Los prados y los montes habían ganado la batalla a la destrucción y mostraban un verdor desafiante, como si retaran al destino a someterlos a otra prueba» (p.113). Le parc du village d'Origen dévasté affiche le même paysage menaçant dans *Electro* : «En cambio, El Pulmón que ahora contemplaba mostraba un aspecto salvaje, amenazador y siniestro. La naturaleza se había adueñado de lo que consideraba suyo y era imposible advertir la mano humana en ninguna de las formas que tomaban las ramas, las hojas y los hierbajos» (p.21). Dans *Las hijas de Tara*, Tara, la terre-mère s'est vengée des humains sourds à ses pleurs en laissant la forêt de Mannawinard recouvrir presque toute la planète. Ces quelques romans portent donc en germe l'idée qu'il faut sacréaliser la nature, qu'elle doit être protégée mais comme l'explique Viard, la sacréalisation de la nature est très récente dans des pays de tradition catholique comme l'Espagne, «plutôt bâtis sur une mise à distance de la nature (pensons à la sorcière, la surnature)» (Viard, 2020, p.430), des pays de religions nées dans le désert. D'ailleurs, dans *Antes del fin del mundo*, on envie ce peuple heureux installé près du Sinaï, un peuple qui vit de son agriculture et de ses beaux jardins, loin des ravages de la technologie qui a condamné le reste des humains à vivre dans des déserts inhospitaliers.

Nous voyons donc qu'entre nostalgie du passé et peur de l'avenir, l'heure du repentir a sonné. Le lecteur aura saisi qu'il faut agir, et vite ! Oui mais comment ? Il lui faudra déjà se préparer aux sarcasmes du *greenbashing* : «Me recordáis a aquellos que llevaban flores en el pelo, amaban la naturaleza, se drogaban, hablaban del amor libre y de todas esas bobadas. Creo que los llamaban

Patricia Mauclair

hippies» (*BITerman*, p.114). Dans *El futuro robado*, pour le chef du projet Norelesca, les écologistes, «ecologistas de parvulario», sont une espèce méprisable, toujours opposée au progrès et à l'optimisation des ressources de production : «[...] nadie va a hacer caso de sus historias delirantes de futuros, sobreexplotación del medio ambiente y toda esa palabrería ridícula» (p.89). La figure du militant serait donc à réinventer afin de gagner en crédibilité – auprès des détracteurs de la cause écologique et auprès des jeunes lecteurs peu engagés – et d'envisager demain autrement, en appréhendant différemment la dialectique qui oppose ville et campagne. Mais ces récits sèment-ils vraiment les graines d'une Espagne alternative ?

Ni ville, ni campagne, quelles alternatives pour demain alors ?

N'échappant pas aux règles du genre, ces dystopies se construisent toutes autour d'utopies qui ont échoué. Les cités effroyables habitées par les personnages des récits étudiés résultent de projets utopiques qui, à l'origine, se destinaient à régler les problèmes d'insécurité, de pénurie alimentaire, de pollution, etc. Dans *BITerman*, Binary World se targue de protéger de tous les maux actuels et futurs en offrant tout : «[...] trabajo, pensiones de enfermedad, defensa legal, formación duradera, protección personal y familiar, ayudas para viviendas, viajes por todo el mundo, ocio infinito y un sinfín de ventajas que me llevaría horas enumerar» (p.114). Dans *Luminantes*, la ville de Nudo s'assure que tout le monde ait un toit et un travail mais au prix d'une soumission totale aux règles établies, d'où la présence d'une muraille qu'il est interdit de franchir, une muraille appelée Soga... Natura Olimpia, la ville imaginée par César Fernández García dans *Bajo control*, semble elle aussi parfaite : «Es un lugar ideal: naturaleza sin contaminar con lagos y bosques, una casa preciosa con jardín y piscina, amplias avenidas llenas de flores, un microclima perfecto, un colegio estupendo, vecinos científicos y, lo que es más importante, sin ningún peligro» (p.14). Gouvernée par un tyran, elle devient vite un enfer pour le héros du roman. Toutes ces cités futuristes ont à leur disposition les moyens technologiques et le cadre idéal défini par l'organisation urbaine globale nécessaires pour tout contrôler, raison pour laquelle elles sont invivables. Mot se plaint qu'en 3333 tout soit artificiel et contrôlé pour éviter le danger, rendant la vie extrêmement ennuyeuse. L'un des emblèmes de ce tout-sécuritaire est la haute tour : «Torre Uno, el gigante de mil metros de altura, con la forma del número 1, el santuario del poder que alojaba los tres pilares del poder binario, Gobierno, Ciencia y Policía, sobresalía sobre el horizonte de la megaciudad.

La relation ville/campagne dans les dystopies espagnoles pour la jeunesse : quelles alternatives ...

Parecía un guardián omnipotente» (*BITerman*, p.21). L'autre emblème de cette société de l'hyper-contrôle est le fameux dôme transparent qui protège de la pollution et permet de créer artificiellement un micro-climat. La conception de l'urbain se limite donc à reprendre les topoï de la représentation de la ville comme cadre d'une organisation totalitaire. Rien de bien original.

Toutefois, au milieu de ces villes cauchemardesques se distinguent quelques projets de cités a priori plus réjouissants car plus inventifs. Pensons à Nueva Esmeralda, une ville créée par les opposants à la Era de la Perfección et qui préfère le beau au fonctionnel. Ses rues forment des cercles autour d'un parc central plein d'arbres et d'air pur :

Para conectar estas calles concéntricas, doce radiales se extendían desde el núcleo hasta la última de las circunferencias. A vista de pájaro, Nueva Esmeralda era una ciudad redonda, verde y radiante, donde las calles eran las líneas de una diana, atravesadas por otras doce calles que surgían como rayos del centro. En resumen, la distribución urbana menos práctica del mundo (p.8).

Les toits de tuiles vertes créent un spectacle de lumière merveilleux à toute heure de la journée : «Era simplemente precioso. Aunque poco práctico también» (p.9). De même, dans le roman *La llave del tiempo*, plusieurs villes présentent une architecture aussi belle qu'originale : celle d'Arrecife imite le récif coralien, celle d'Azur est en verre pour mieux s'intégrer au paysage et celle d'El Templo semble surgir d'un conte des *Mille et une nuits* avec ses coupes et ses minarets. Conçue par une architecte japonaise, Torre Illón est présentée comme la seule ville verticale de la planète, chaque étage correspondant à un quartier que l'on a végétalisé. La plus extraordinaire est peut-être Titania : «[...] es una ciudad situada sobre una gigantesca membrana transparente, en forma de ala de libélula, tendida sobre el Pacífico, y cuyos edificios, construidos con aleaciones ultraligeras, logran una esbeltez y gracilidad nunca vistas, lo que confiere a la ciudad un aspecto feérico» (p.378). Pour autant, l'émerveillement cède vite la place au désenchantement quand on sait que ces cités ne sont en rien gage de bonheur. Nueva Esmeralda est gouvernée, selon l'un de ses habitants, par des décérébrés hostiles à toutes les dernières technologies et les cités imaginées par Alonso et Pelegrín sont les capitales des mégacorporations qui, afin d'équilibrer les conflits territoriaux séculiers de la planète (p.356) gouvernent de façon autoritaire le monde et réservent donc leur beauté à une caste de privilégiés. Ici, l'imagination n'est pas au pouvoir, elle est au contraire au service d'un pouvoir liberticide et inégalitaire. De plus, si chaque étage de Torre Illión est végétalisé, le concept n'est absolument pas

Patricia Mauclair

justifié ni développé. Aucune «huertopía» (Fernández, Morán, 2019) n'est proposée, aucune arcologie (Michaud, 2017) ne fait se rencontrer architecture et écologie pour imaginer une agriculture urbaine destinée à nourrir les villes du futur.

Si aucun avenir meilleur ne peut donc se penser en milieu urbain, milieu qui semble n'inspirer aucune utopie positive plaidant en faveur d'une nouvelle façon d'être au monde (Bazin, 2012), invite-t-on le lecteur à le réinventer hors de la ville ? Rien n'est moins sûr. Les récits accordent trop peu d'espace à l'approfondissement des personnages alternatifs ou résistants pour que se dessine un autre monde possible. On ne sait, par exemple, presque rien des projets ni du fonctionnement de la communauté de «sauvages» installée dans la Sagrada Familia, dans *Ahora llega el silencio*, si ce n'est leur ambition de créer une Nueva Barcelona. Tous ces récits distillent surtout l'idée que la clef d'une société heureuse se trouve hors les murs de la cité. Mot, le héros de *3333* découvre la vraie vie à la campagne, Perseo, le héros de *Ciudad sin estrellas*, sait qu'au-delà des limites de Ziénaga, une ville alimentée par recyclage de l'eau de mer et vivant à partir de cultures génétiquement modifiées, il y a de vraies plantes, de l'eau douce et même des animaux.

À l'instar des résistants de *Fahrenheit 451*, les opposants aux systèmes dénoncés tendent à s'organiser hors de la ville, dans la forêt le plus souvent. Dans *Electro*, des survivants à la 3^e guerre mondiale se sont réfugiés dans une forêt de pins et travaillent à la découverte d'une énergie alternative. Pour autant, envisage-t-on vraiment un retour à la terre promise ? Pas vraiment car la campagne où vivent les enfants de *La sombra cazadora* pour échapper à l'hyper-surveillance urbaine est, par exemple, plus une prison qu'un paradis des temps modernes. Dans *Zona prohibida*, la communauté Cinco Comunidades créée après la grande épidémie se présente comme un véritable oasis alternatif alors qu'elle n'est qu'un centre de production alimentaire au service des plus grandes villes du monde. Même désillusion avec la Corporación Entelequia de *Fundido a blanco*, destinée à l'origine à réaliser les rêves des gens : «Lograron comprar una casa en el bosque, lo bastante grande para que todos pudiesen vivir allí. Eran como una familia a la que cada vez llegaban más miembros» (p.133). L'héroïne découvre finalement qu'elle est davantage une société totalitaire qu'une famille. Dans *La leyenda de las Tierras Raras*, la Cooperativa, le groupe de dirigeants de la Grande Coalition a démontré que la supposée égalité était une utopie, une idée politiquement correcte à une époque mais fort peu pratique. Reprenant à son compte les idéaux classiques de l'aristocratie, «el gobierno de los mejores» (p.13), elle a créé une

La relation ville/campagne dans les dystopies espagnoles pour la jeunesse : quelles alternatives ...

société pourtant a priori écologiquement idéale, en parfait accord avec la Nature, en cessant d'épuiser les ressources naturelles, en interdisant la déforestation, en faisant du véganisme le nouveau mode d'alimentation et en parvenant à stopper le changement climatique. Le narrateur, élevé dans cette société, apprendra au fil de ses aventures, qu'elle n'est finalement pas aussi parfaite...

Les «ecoguerrilleros» de *Las hijas de Tara* ont choisi d'abandonner une vie pleine d'artifice et de technologie pour vivre en harmonie avec la nature. En introduisant de la *fantasy*, son registre de prédilection, Laura Gallego fait de ces sauveurs de la nature des êtres spirituels mais leur voix ne s'exprime finalement que pour dénoncer les méfaits du capitalisme et de l'idéologie persistante du Progrès. Le récit invite l'être humain à plus de respect pour lui-même et par conséquent pour la terre-mère mais même si cette logique est une porte ouverte vers un monde meilleur, on n'en franchit hélas pas le seuil pour voir concrètement comment pourrait s'organiser cette nouvelle société.

Le roman *El centro del laberinto* a choisi de nous introduire au cœur de l'une des nombreuses ZNC («Zonas No Controladas») disséminées un peu partout dans l'Europe de 2054 suite à l'application des «*Leyes de Unificación*» qui imposèrent une pensée unique basée sur l'obsolescence des systèmes démocratiques face à la nouvelle réalité d'un monde globalisé (p.186). Ces ZNC naquirent à l'initiative d'individus désireux d'une vie en harmonie avec la nature. Si le pouvoir réprime avec fermeté les opposants les plus violents, il a choisi de répondre pacifiquement aux aspirations de ces robinsons en leur accordant des subventions. Voilà pourquoi, opposées à cet asservissement indirect au pouvoir et favorables aux nouvelles technologies, d'autres communautés alternatives souterraines sont apparues :

Sabían desde el primer momento que la alternativa a aquella vida controlada no podía ser una romántica e imposible vuelta a la naturaleza, que era suicida rechazar la sociedad en bloque y aislarse de los avances científicos y tecnológicos. Unos avances que estaban siendo utilizados para el enriquecimiento y el poder de una minoría, pero que también eran herramientas imprescindibles para construir un mundo diferente (p.189).

On voit bien ici que Fernández Paz cherche à s'extraire d'une pensée manichéenne bloquée entre l'apologie de la robinsonnade et le dogmatisme absolu de l'idéologie du progrès scientifique et technologique. Pour autant, pas de practotopie, c'est-à-dire de projet utopique devenu réalité (Bortun, 100), le fonctionnement de cette communauté alternative se réduit à quelques lignes et frise le *greenwashing* ou écoblanchiment auquel, pourtant, dans plusieurs romans, on veut sensibiliser le lecteur : la Réserve Écologique Darwin de *BITerman*, présentée officiellement comme un lieu destiné

Patricia Mauclair

à préserver des espèces menacées, est en fait un lieu de maltraitance animale. Dans l'Espagne de 2083, il est dit que le port du masque a été abandonné depuis l'interdiction des voitures mais la vie y est déhumanisée et le dérèglement climatique s'aggrave. Dans *Infinitas*, la Agencia del Bienestar Climático a supprimé autos à essence et métro mais les habitants vivent un enfer depuis qu'un savant fou leur a inoculé le virus de l'immortalité. L'argument écologique est utilisé de manière trompeuse, le lecteur est donc appelé à être méfiant.

Nous observons donc qu'au désenchantement et à la méfiance, tous ces récits opposent bien peu de perspectives alternatives positives concrètes. La recherche d'un nouvel équilibre ville/campagne ne produit donc ici aucune proposition très novatrice, si tant est que ladite recherche soit un moteur du récit. Or, dans une époque qui n'aime plus son futur (Viard, 406), l'imagination est plus que nécessaire. Dans *El centro del laberinto*, la mère de Sara, angoissée par le tournant que prend l'histoire de l'humanité, se désole de voir que de moins en moins de jeunes semblent vouloir s'impliquer pour éviter le pire : «Parecía como si la creatividad humana hubiera renunciado a manifestarse, ahogada por el conformismo y la banalización que se habían instalado entre las personas» (p.50). Cette absence de créativité que regrette Sara ne caractérise-t-elle pas aussi, finalement, l'écriture de tous ces récits, qui, par les topoï qu'ils véhiculent, contribuent à l'accoutumance contre laquelle Muzzioli (p.290) met en garde ? Parmi les quatre fonctions dont peuvent relever les schémas dystopiques et apocalyptiques dégagées par Rumpala (p.101), c'est bien la fonction d'habituation, plus que d'émancipation, qui correspond au corpus analysé ici. À force de préférer des univers cyberpunks, empreints de violence et de pessimisme au *solarpunk* ou encore au *hopepunk* qui croient en une transition verte et en l'espoir, la posture nihiliste de découragement tend à s'imposer. Tous ces récits s'inscrivent donc finalement dans la lignée des romans de la contre-utopie qui « ne confrontent pas les deux pôles ville/campagne, mais assurent – sous la forme de la critique extreme – la condamnation du premier sans assumer le renouveau du second » (Rio, p.246). Ils laissent le lecteur face à une rhétorique catastrophiste inhibante, « insoutenable affectivement, induisant déni et résignation² », l'invitant à explorer ce monde qui change sans véritablement lui donner les moyens pour se le réapproprier, sans réhabiliter l'utopie

2 "L'accroissement de probabilité des crises tend à nous faire sombrer dans une rhétorique catastrophiste déjà en cours, inhibante, insoutenable affectivement, induisant déni et résignation.", Morizot, 2019, p.2.

La relation ville/campagne dans les dystopies espagnoles pour la jeunesse : quelles alternatives ...

pour repenser ville et campagne, sans semer l'idée que concevoir d'autres mondes possibles, c'est déjà les rendre réels : « Il suffit somme toute qu'une chose ait pu être, autrement dit que sa possibilité ait été conçue ne serait-ce qu'en esprit pour qu'elle existe quelque part » (Bazin, 2019, p.5).

Références bibliographiques

- Abello Collados, A. (2013). *Fundido a blanco*. Madrid: SM.
- Alonso, A. y Pelegrín, J. (2006). *La llave del tiempo*. Madrid: Anaya.
- Bazin, L. (2012). Mondes possibles, lendemains qui chantent ? Projections utopiques dans la littérature de jeunesse contemporaine, *TRANS*-[en ligne], 14 mis en ligne le 24-07-2012, consulté le 23 juin 2020. URL : <https://doi.org/10.4000/trans.567>.
- Bazin, L. (2019). De thoédicée en théorie de la fiction : le paradigme des mondes possibles dans la littérature de jeunesse contemporaine, *Publije* [en ligne] n. 1, Consulté le 24 juin 2020. URL : <http://revues.uni-lemans.fr/index.php/publije/articles/view/117>.
- Bortun, D. (2017). L'esprit utopique comme dimension de l'homme complet. Plaidoirie pour une transcendance profane. *Interstudia (Revista Centrului Interdisciplinar de Studiu al Formelor Discursive Contemporane Interstud)*, n°77, 94-110.
- Calderón Calderón, B. y García Cuesta, J.L. (2018). La estructura de las ciudades españolas: un complejo entramado de relaciones entre permanencias y cambio, formas y usos. *Boletín de la Asociación de Geógrafos Españoles*, 77, 283-314.
- Caride R. (2003). *Peligro vegetal*. Madrid: Anaya.
- Caride Ramón (2011). *El futuro robado*. Madrid: Anaya.
- Casariego Cordoba, M. (2013). *Por el camino de Ulectra*. Madrid: Anaya.
- Cirici, D. (2013). *Zona prohibida*. Alzira: Algar Joven.
- Colomer, A. (2019). *Ahora llega el silencio*. Barcelona: Montena.
- De Paz, M. (2011). *Ciudad sin estrellas*. Barcelona: Planeta.
- De Toro, S. (1995). *La sombra cazadora*. Madrid: Alfaguara.
- Del Cañizo, J. A. (1985). *El maestro y el robot*. Madrid: SM.
- Del Molino, S. (2016). *La España vacía. Viaje por un país que nunca fue*. Madrid: Turner Noema.
- Fernández Casadevante J.L. y Morán Alonso, M. (2019). *Huertopía. La agricultura urbana y sus*

Patricia Mauclair

imaginarios en la ciencia ficción. *Ecología política*, n°57, 68-72.

Fernández García, C.(2014). *Bajo control*. Alzira: Algar, 2014

Fernández Paz, A. (2002). *El centro del laberinto*. Alzira: Algar Editorial.

Folagor (2017). *La leyenda de las tierras raras*. Barcelona: Planeta.

Gallego, L. (2002). *Las hijas de Tara*. Madrid: SM.

Gomez, R. (2006). 3333. Madrid: Ediciones SM.

Huertas, R. (2015). *Corazón de metal*. Madrid: Ediciones SM.

Kyrou, A. (2020). *Dans les imaginaires du futur*. Chambéry : Éditions ActuSF.

Lalana, F. (2015). *Los diamantes de Oberón*. Madrid: SM.

Michaud, T.(2017). Les monades urbaines, entre utopie et dystopie de la ville verticale. *Imaginaires de la vi(ll)e en hauteur*, n°102, 88-99.

Molinero Hernando, F., (2019). El espacio rural de España: evolución, delimitación y clasificación, *Cuadernos Geográficos: XIX Coloquio de Geografía Rural / II International Conference in Rural Geography*, 58(3), 19-56.

Morizot, B. (2019), Ce mal du pays sans exil. Les affects du mauvais temps qui vient, *Critiques*, n°860-861, 166-181.

Moure, G. (2014). *El alimento de los dioses*. Madrid: SM.

Muñoz Puelles, V. (2008). 2083. Barcelona: Edebé.

Muzzioli, F. (2015). Posface : Fins du monde. Configurations et perspectives du genre dystopique, en AA.VV., *(Bé)vues du futur. Les imaginaires visuels de la dystopie* (pp. 283-296). Université «La Sapienza» de Rome : Presses universitaires du Septentrion.

Olagnier P.J., (2016). Les imaginaires urbains du cinéma de science-fiction ou leitmotiv de la figure de la ville dystopique, *Urbia*, n°19, 45-61.

Pacheco, C. (2008). *Misterioso asesinato en Oz*. Madrid: Everest.

Rio, Y. (2013). La relation ville/campagne dans la littérature de science-fiction, *Démeter 2013 : économies et stratégie agricoles*, 242-258.

Roca, I. (2013). *Luminantes. El enigma de Norah*. Barcelona: Block.

Ruescas J. y Carbajo M. (2015). *Electro*, Barcelona: Edebé.

Ruescas J., (2010). *Tempus fugit. Ladrones de almas*. Madrid: Alfaguara.

La relation ville/campagne dans les dystopies espagnoles pour la jeunesse : quelles alternatives ...

Rumpala, Y. (2018). *Hors des décombres du monde. Écologie, science-fiction et éthique du futur.*

Ceyzérieu : Champ Vallon.

Sánchez González, D. y Domínguez Moreno, L.A. (2014). *Identidad y espacio público.* Barcelona:

Editorial Gesida.

Santiago-Clairac S. (2012). *BITerman, ¿Vale la pena vivir dos veces?* Madrid: Montena.

Sierra I Fabra, J. (2015). *¡Soy una máquina!*. Alzira: Algar joven.

Tárraga L. (2018). *El imperio del sueño.* Madrid: Ed. Nocturna.

Viard, J. (2020). *Le sacre de la terre.* La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube.